

ANTIRESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 245 | 9.8.2020

**Lait de chèvre
et fleur à la boutonnière**

**Chaos spontané,
chaos voulu?**

**Wikipedia,
à quoi bon?**

Observe • Analyse • Intervient

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Un bol de lait de chèvre et une fleur au revers

JE NE SAIS PAS SI LE LAIT DE CHÈVRE SAUVE DE LA PNEUMONIE. CE QUE JE SAIS, C'EST QUE LA MAIN QUI L'ADMINISTRE, LES MOTS ET L'AMOUR QUI L'ACCOMPAGNENT, SAUVENT DE TOUT ET CONSOLENT DE LA MORT.

L'autre jour à table, j'ai proposé une tranche de chèvre à ma mère. Elle s'en est détournée. «Je ne supporte plus cette odeur depuis que ta grand-mère m'en a gavée.»

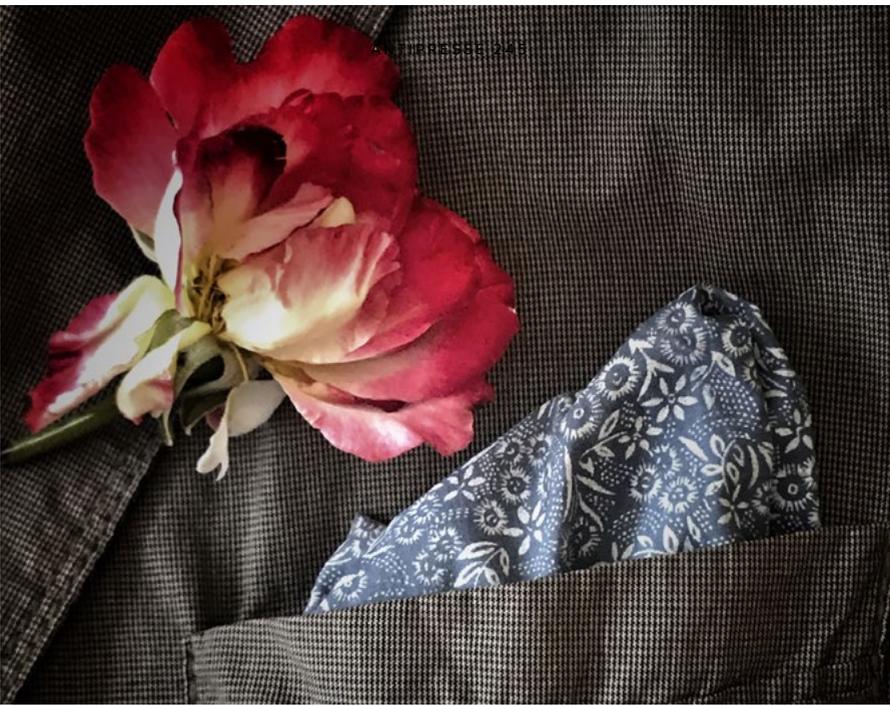
J'avais oublié. Ma mère a survécu de justesse à la guerre. Exil à travers les montagnes, blizzards, famine... et la pneumonie au bout. «Les enfants mouraient en masse d'infection pulmonaire, durant la guerre et après», m'a-t-elle rappelé. Sa propre mère, qui avait grandi dans les forêts sauvages de Bosnie et qui était restée orpheline très tôt, avait dû apprendre toutes les ficelles qui, de tout temps, avaient fait le tri entre ceux qui s'en tireraient et les perdants. Elle s'était damnée pour trouver du lait de chèvre. Les deux gosses en furent noyés, mais ils se sont relevés. Le lait de chèvre bouillant sauve-t-il de la pneumonie? Il n'y a pas de test en double aveugle pour nous le dire. On s'en fiche. Ce n'est pas une potion, mais l'amour désespéré de cette jeune femme, ses nuits de veille à murmurer à leur oreille, qui a sauvé ma mère et mon oncle. Ce qui sauve la vie, c'est de ne pas laisser même une fenêtre entrebâillée à la Mort. De ne pas y penser

un seul instant. Ma grand-mère avait trop à faire pour cela.

C'est comme l'excellent Samuel Pepys^a, qui ne jugea pas opportun de fuir la capitale au temps de la peste. Il était trop occupé, notamment à rédiger son fameux *Journal*. Il est l'un des trois Londoniens sur quatre qui y ont réchappé. D'avoir perdu un quart de sa population n'a pas empêché Londres de connaître juste après son siècle d'or. L'Angleterre, comme Sam Pepys (prononcez *Pipz*) voulait vivre, conquérir, prospérer. Pas le temps de s'occuper de maladies.

Comme c'est loin de «notre» maladie. Maladie qui, elle aussi, envahit les poumons, déclenche des embolies, empêche tout le corps de respirer. Et comme pour parachever son travail, la société elle-même s'est assise sur les narines du patient. En lui ôtant au passage, une à une, les raisons de rester en vie. À commencer par la proximité des proches, dont on vous sépare sans pitié à l'entrée du sombre couloir qui mène à l'intubation. Plus personne pour vous susurrer à l'oreille, dans ces

^a Voir: «Une si désirable apocalypse», *Antipresse* 233 | 17/05/2020.



états semi-conscients où chaque parole se grave dans l'âme comme sur une tablette de cuivre: «Tu verras, tout ira bien. Tu nous reviendras. Tu le feras pour nous!»

Je ne verrais pas, pour mes proches ou moi-même, plus tragique fin de parcours: la strangulation par isolement, en hôpital ou en quarantaine, si souvent décrite ces derniers mois. Cette Pandémie - ô que le mot effraie! à deux syllabes près, on tombe dans le *pandémonium!* - est si menaçante qu'elle exclut toute civilité, toute humanité et tout humour, autant d'échardes dans la bulle de l'Asepsie totale. Pour «sauver» des vies, on leur ôte toute saveur jusqu'à les rendre hâves comme des fantômes. C'est ce qui s'appelle jeter le bébé avec l'eau du bain (stérile). Même la grande peste n'y avait pas réussi. Relisez l'allègre Pipz! Son récit du

mariage où il arrive en retard. Ayant dû, on l'imagine, enjamber quelques maccabées ou éviter des rues méphitiques. Comme l'a relevé Brassens, la Camarde déteste qu'on plante des fleurs dans les trous de son nez. Ou alors affrontez chaque jour, pour peu que vous ayez osé mettre un coussin péteur sous le cul serré des Coronafoirus, les témoignages d'horreur humaine qui se mettent dès lors à vous affluer. Ainsi cette femme, ce matin, qui m'écrit de cette même Bosnie où ma mémé avait appris à chasser l'infection avec du lait de chèvre:

«La peur détruit l'immunité. Je n'avais pas peur, mais j'ai mal vécu l'isolation. Imaginez, on avait écrit à l'entrée d'un magasin: "Entrée interdite aux plus de 65 ans". Or j'ai 69. C'est ce qui m'a fait le plus mal. Comme le "entrée interdite aux Noirs et aux chiens"...»

Or nous savons aujourd'hui, avec la deuxième saison lancée au moment même où le héros Corona expirait sur scène, que la fable est affranchie de toute vraisemblance, que l'hospice général n'était lui aussi qu'un décor de théâtre et que nous vivons une hybridation d'*Ubu* avec le *Bourgeois gentilhomme*, où tout ce qui n'était pas vers s'appelait prose. Ici, tout ce qui n'est pas mortellement stérile s'appelle Covid. Puisqu'on nous astreint à la regarder bâillon au bec, savourons au moins la pièce. Et n'oublions pas de piquer une fleur à la boutonnière comme les vrais bohèmes quand ils vont au théâtre! Je le fais à chaque sortie

désormais. En mémoire du lait de chèvre, des simples qui poussent au bord des chemins et de la luxuriante apothèque naturelle qui a permis à notre espèce malingre de proliférer malgré les gzilliards de virus qui guettent depuis les origines.

Ma grand-mère était plus proche de cette fleur à mon revers que des Coronafoirus qui veulent nous persuader que nous ne sommes plus aptes à vivre sur terre sans filtres ni adjuvants. Cette maladie est psychique, et ils en sont les vecteurs.

Texte paru simultanément dans l'Antipresse n° 218 et dans le n° 185 (Août 2020) de la revue *Éléments*.

Pain de méninges

UN DICTIONNAIRE COMME ON N'EN FAIT PLUS

Avoine, n.c.: Céréale qu'on donne généralement aux chevaux en Angleterre et qui en Écosse sustente les gens.

Gynécocratie, n.c.: gouvernement de jupons; pouvoir des femmes.

Lézard, n.c.: Animal ressemblant à un serpent, avec des pattes ajoutées.

Monsieur [français], n. c.: Terme injurieux pour un Français.

Mécène, n. c.: Celui qui approuve, soutient ou protège. Communément un misérable qui aide avec insolence et qui est payé de flatterie.

Pension, n. c.: Allocation accordée à quelqu'un sans contrepartie. En Angleterre, cela désigne généralement une paye donnée à un employé d'État pour trahison de son pays.

Politicien, n. c.: Homme d'artifice et de profonde rouerie.

Trolmydames, n. c.: De ce mot j'ignore le sens.

— Extraits du *Dictionnaire de la langue anglaise* de Samuel Johnson (1755, choix et traduction de SD).



ENFUMAGES par Eric Werner

Glaces sociales et nouveau monde

De l'avant-guerre civile à la guerre civile proprement dite, il n'y a qu'un pas. Composé de mille petits effondrements successifs. Volontaires ou non?

Une lectrice m'écrit: «Les bandits sont aussi bien en haut de la pyramide sociale qu'en bas. Ce qui favorise le mouvement de fonte des glaces sociales. Sous le glacier il y a un nouveau monde.»

Elle réagissait ainsi au premier des deux textes que m'avait inspiré la lecture de l'ouvrage de Taine, *Les origines de la France contemporaine* (*Antipresse* No 243 et 244).

LES BANDITS DE TOUT EN HAUT

M'appuyant sur une remarque de Taine relative au rôle des «bandits» et des hors-la-loi dans les émeutes de l'année 1789 en France, je disais qu'on assistait aujourd'hui au développement de phénomènes comparables, preuve en soit la difficulté croissante qu'il y a à différencier la violence politique au sens strict (terrorisme, émeutes raciales, etc.) de la criminalité en général (petite ou grande). Tout cela, aujourd'hui, forme un tout. Comment savoir par exemple si telle agression survenant aujourd'hui au coin d'une rue relève de la première ou de la

seconde catégorie. Ses motivations sont souvent obscures, tellement même qu'on a parfois de bonnes et sérieuses raisons de penser qu'elles sont liées à la simple apparence physique de la victime (à son faciès, autrement dit). En quel cas on côtoie ici de près la politique. On pourrait ainsi se demander si la distinction entre ce qui est ou non politique a aujourd'hui encore grand sens, et s'il ne conviendrait pas plutôt d'y renoncer purement et simplement: tant l'intrication, aujourd'hui, est criante.

Or, bien évidemment, la criminalité ne se rencontre pas seulement au bas de la pyramide sociale (ce que Taine appelle le «sous-peuple») mais également en haut, tout en haut. C'est ce que m'écrit cette lectrice, et l'on ne saurait sur ce point que lui donner raison. Sauf que si l'on voulait dresser un tableau d'ensemble de cette criminalité-là, un simple article n'y suffirait pas, ni même un livre: le sujet est vaste. Il n'est, il est vrai, pas complètement nouveau. À toutes les époques, les dirigeants ont été amenés à commettre un certain nombre de crimes pour accéder et/ou se maintenir au pouvoir. C'est ce qu'ils font aujourd'hui encore. Nul n'ignore par ailleurs la phrase de Montaigne sur le bien commun qui «requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre». Mais, d'une part, on ne peut plus aujourd'hui dire simplement que les dirigeants trahissent, mentent et massacrent. Car toutes les limites sont aujourd'hui dépassées. Et d'autre part, qui s'oc-

cupe aujourd'hui encore du bien commun?

D'où cette image du glacier qui s'effondre, avec référence (ironique?) au réchauffement climatique: ledit réchauffement prenant ici la forme d'un certain nombre d'activités criminelles bien répertoriées, celles de bandits situées «en haut de la pyramide sociale». Les glaces sociales se transforment ainsi en petits ruisseaux, ruisseaux qui en se rejoignant produisent ensuite de grandes rivières. Elles circulent en cascade à l'intérieur du glacier, contribuant par là même à le déstabiliser. En sorte, très logiquement, qu'il finit par s'effondrer, non pas en une fois, mais petit à petit, par blocs ou morceaux successifs: d'abord tel bloc, puis tel autre, etc. C'est très exactement ce qui se passe aujourd'hui. Cela a commencé il y a vingt ans avec le téléphone (voyez comment il fonctionne), puis il y a eu l'école publique, les retraites, le système sanitaire, etc. Il n'y a plus aujourd'hui que la police qui tienne encore plus ou moins debout. Plus ou moins. Elle-même, en réalité, est en pleine déliquescence. Et de toute façon personne ne lui fait plus confiance pour protéger les citoyens. On voit plutôt en elle une menace.

QUAND LES GLACIERS SE SERONT EFFONDRES...

«Sous la glace, il y a un nouveau monde», conclut cette lectrice. Autrement dit, il y a une vie après l'effondrement. Le monde sera même beaucoup plus beau après qu'avant. C'est

ce qu'elle dit, et beaucoup de gens, en fait, pensent comme elle. Vive l'effondrement. Mais ici quelques remarques.

J'ai écrit autrefois un livre⁽¹⁾ où je défendais l'idée selon laquelle les dirigeants actuels faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour dresser les individus et les groupes d'individus les uns contre les autres, et ainsi accroître les tensions sociales et/ou raciales existantes, car ils y voyaient un moyen efficace pour asseoir leur pouvoir, éventuellement même l'étendre (en application de la maxime: *divide ut impera*). C'est ce que j'appelais *l'avant-guerre civile*. Mais j'insistais bien en même temps sur le fait que l'avant-guerre civile n'était *pas* la guerre civile proprement dite. Les dirigeants allaient jusqu'à *l'extrême limite* séparant l'avant-guerre civile de la guerre civile, mais veillaient en même temps à ne *jamais* la franchir. Car ils n'y avaient pas intérêt. Je ne sais pas si je me montrerais aujourd'hui aussi affirmatif. Il me semble en effet que les dirigeants ne se contentent plus aujourd'hui de «simplement» gérer l'avant-guerre civile, mais se considèrent comme assez forts pour gérer la guerre civile elle-même.

Ce n'est évidemment qu'une hypothèse, mais elle attire notre attention sur le fait que le pari consistant à dire: «sous le glacier, il y a un nouveau monde», est peut-être un pari risqué. Il peut y avoir un nouveau monde, ce n'est pas en soi impensable, mais on peut aussi imaginer le contraire: l'effondre-

ment nous reconduisant très vite au monde d'avant, mais en pire. Dans un roman d'anticipation récemment paru, *Guérilla* (Ring, 2018 et 2019), Laurent Obertone décrit bien cette deuxième branche de l'alternative. Les glaces sociales se mettent ici en mouvement, et donc le glacier s'effondre. Il s'effondre même avec fracas. Mais les dirigeants n'en continuent pas moins à tout contrôler. Ils le font en coulisse, mais peu importe. Ce sont eux qui tirent les ficelles. Rien ne leur échappe. On est au-delà ici du «diviser pour régner», caractéristique de l'avant-guerre civile. Les dirigeants cherchent ici surtout à faire place nette, concrètement à liquider leurs opposants, ceux, en particulier, ayant eu l'imprudence de se signaler à leur attention. Tous disparaissent sans laisser de traces. Les dirigeants laissent ainsi l'effondrement aller jusqu'à son terme, pour ensuite empocher la mise. L'effondrement, comme préface à l'État total.

Quand on dit que les glaces sociales sont en train de se mettre en mouvement, on a tout à fait raison de le dire. C'est très exactement, encore une fois, ce qui s'offre aujourd'hui au regard. La métaphore du glacier qui s'effondre reflète bien également, me semble-t-il, la réalité. Le glacier ne s'est *pas encore* complètement effondré, mais qui ne voit que ce n'est qu'une question de temps. On ne se trompe pas non plus lorsqu'on en impute la responsabilité aux dirigeants eux-mêmes et à leurs agissements. Tout cela est vrai. Mais

il convient d'aller jusqu'au bout du raisonnement.

CHAOS SPONTANÉ, CHAOS DÉLIBÉRÉ ?

On pourrait être tenté de prime abord de dire que ce qui se passe à l'heure actuelle (le glacier en voie d'effondrement) n'a pas été délibérément *voulu* par les dirigeants. Ce ne serait qu'une conséquence *non voulue* de leurs agissements (il est vrai criminels). Or, me semble-t-il, cela ne correspond pas à la réalité. La réalité est plutôt que les dirigeants ont sciemment *voulu* ce qui se passe. Ce n'est pas seulement une conséquence objective de leurs agissements (en matière environnementale, par exemple), mais une fin subjectivement poursuivie: ils ont réellement *voulu* ce qui se passe (pour faire place nette). Cela faisait partie de leurs objectifs. C'est ce qu'on appelle la politique du pire. Il y a longtemps, en fait, que les dirigeants adhèrent à la politique du pire. Simplement, comme nous le disions plus haut, toutes les limites sont aujourd'hui dépassées.

La vraie question, en fait, qui se pose, est de savoir s'il est possible d'en rester à l'avant-guerre civile en se limitant à la gérer, comme l'ont longtemps cru les dirigeants (mais,



apparemment du moins, plus maintenant), ou si l'avant-guerre civile n'est pas réhabitablement condamnée, à un moment donné, à basculer dans la guerre civile proprement dite. Une fois que les glaces sociales se sont mises en mouvement, peut-on encore les arrêter? Ce sont des questions délicates, elles se laissent difficilement trancher. Elles incitent en revanche à une prudence bienvenue.

NOTE

1. *L'avant-guerre civile*, nouvelle édition parue chez Xenia.



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Faut-il bouder Wikipedia?

Nous sommes très satisfaits de pouvoir puiser dans Wikipedia, l'encyclopédie ouverte en ligne, pour retrouver des informations de base sur une multitude de sujets et de personnes. Mais est-ce une source entièrement fiable et «neutre»?

\$\$\$ Montage d'après une photo de Sebastiaan Stam sur Unsplash.com Le remarquable site d'enquête *Swiss Policy Research* propose une visite synthétique et bien documentée des coulisses de Wikipedia qui incite à la prudence, au moins sur certains sujets «chauds». Je l'ai traduite ci-dessous avec l'autorisation des éditeurs.

En somme, on pourrait conclure que le *projet* Wikipedia est solidement arrimé à une vision du monde globaliste et, opérationnellement, aux services secrets britanniques. Le cas le plus éloquent ayant permis de révéler le «pot aux roses» a été l'«affaire Philip Cross», du nom de ce rédacteur (individuel ou en nom collectif) de Wikipedia qui s'en

était pris en particulier à l'ex-diplomate, lanceur d'alerte et chercheur anti-impérialiste Craig Murray. Il vaut la peine de dérouler le fil «Philip Cross» à partir des liens ci-dessous. C'est même fascinant, comme exemple de guerre d'influence. On pourrait en tirer un roman de cybermanipulation.

À une échelle bien plus modeste, ma propre expérience - concernant ma page personnelle ou celle de personnes avec qui j'ai pu travailler - confirme qu'il est très facile de «charger» les informations dans un certain sens - et très difficile de les rectifier dans l'autre, les rédacteurs de Wikipedia étant arbitres ultimes et ne rendant de comptes à personne. Mais le sujet dépasse le cadre de cet article.

Tout ceci ne veut pas dire qu'il ne faille plus consulter Wikipedia pour sa documentation botanique ou les règles du jeu de go. Au contraire, la bonne fiabilité de la plateforme sur les sujets «neutres» crédibilise le

parti pris sur certains enjeux stratégiques. Une opération d'intox réussie, on le sait, se compose de 90 % d'informations valables pour un petit dixième de désinformation. Comme lorsqu'on marche sur un glacier, il suffit de savoir où se trouvent les crevasses.

En somme, rien d'exceptionnel là-dedans. Encyclopédies et dictionnaires sont toujours des reflets fidèles de l'idéologie et de la vision du monde de leurs auteurs. Le cas le plus spectaculaire - et succulent - étant celui du grand philologue Samuel Johnson, qui tout en compilant le premier dictionnaire de la langue anglaise (42'000 entrées!) s'employa à ferrailer à coups de définitions contre les personnes, les nations et les idées qu'il détestait. L'avantage du bon Samuel est qu'il le faisait ouvertement - jusqu'à cracher sur ses propres mécènes. Les rédacteurs de Wikipedia n'auraient jamais de telles impolitesses!

WIKIPEDIA CÔTÉ COULISSES (TIRÉ DE SWPRS.ORG)

- La Wikipedia anglophone, avec ses 9 milliards de pages vues par mois dans le monde, est gérée par seulement 500 administrateurs actifs, dont la véritable identité reste souvent inconnue.
- Des études ont montré que 80 % du contenu de Wikipedia est écrit par 1 % seulement de tous les rédacteurs. Il ne s'agit ici encore que de quelques centaines de personnes, pour la plupart inconnues.
- Une structure aussi opaque et

hiérarchisée est évidemment susceptible de corruption et de manipulation, les fameux "rédacteurs payés" engagés par les entreprises n'en étant qu'un exemple.

- En effet, dès 2007, des chercheurs ont découvert que des employés de la CIA et du FBI modifiaient des articles de Wikipedia sur des sujets controversés, notamment la guerre en Irak et la prison militaire de Guantanamo.
- Toujours en 2007, des chercheurs ont découvert que l'un des administrateurs anglais de Wikipedia les plus actifs et les plus influents, appelé(e) «Slim Virgin», était en fait un ancien informateur des services de renseignement britanniques.
- Plus récemment, un autre rédacteur très prolifique de Wikipedia, du nom de «Philip Cross», s'est avéré lié aux services de renseignement britanniques, ainsi que plusieurs journalistes de grands médias.
- En Allemagne, l'un des rédacteurs de Wikipedia les plus agressifs a été démasqué, après une bataille juridique de deux ans, en tant qu'agent politique ayant servi dans l'armée israélienne en tant que volontaire étranger.
- En Suisse même, des employés du gouvernement non identifiés ont été pris la main dans le sac en train de «nettoyer» des entrées Wikipedia sur les services secrets suisses juste avant un référendum public sur l'agence.

- Nombre de ces *Wikipedia personæ* rédigent des articles pratiquement à temps plein, chaque jour, ce qui indique qu'elles sont soit des personnes très dévouées, soit des professionnels.
- En outre, les articles édités par ces *personæ* ne peuvent être aisément révisés, puisque les administrateurs susmentionnés peuvent toujours annuler les modifications ou simplement bloquer les utilisateurs en désaccord.
- Le but premier de ces campagnes secrètes semble être de légitimer les positions des gouvernements occidentaux et israélien tout en compromettant la réputation des journalistes et des hommes politiques indépendants. Les articles les plus touchés par ce type de manipulation touchent à des sujets politiques, géopolitiques, à certains sujets historiques ainsi qu'à des biographies d'universitaires, de journalistes et de politiciens hors système.
- Sans surprise, le fondateur de Wikipedia, Jimmy Wales, ami de l'ancien Premier ministre britannique Tony Blair et «jeune leader» du forum de Davos, a défendu ces opérations à plusieurs reprises.
- En parlant de Davos, la fondation Wikimedia a elle-même amassé une fortune de plus de 160 millions de dollars, donnés en grande partie non pas par des étudiants faméliques, mais par des corporations américaines de premier plan et des fondations influentes.
- L'actuelle PDG de Wikimedia, Katherine Maher, a travaillé au Conseil américain des relations étrangères (CFR) ainsi qu'à un sous-groupe de la National Endowment for Democracy (NED).
- Les médias sociaux et les plateformes vidéo américaines se réfèrent de plus en plus à Wikipedia pour recadrer ou réfuter les sujets «controversés». Les faits évoqués ci-dessus peuvent aider à comprendre pourquoi.
- Edward Snowden, le lanceur d'alerte de la NSA, avait révélé comment des agents d'influence manipulent les débats en ligne; plus récemment, un cadre supérieur de Twitter s'est avéré un officier «psyops» de l'armée britannique.
- Pour ajouter au moins un certain degré de transparence, des chercheurs allemands ont mis au point un outil de navigation gratuit appelé WikiWho qui permet de repérer par un codage coloré qui a modifié quoi sur Wikipedia. Dans de nombreux cas, le résultat paraît aussi troublant qu'on se l'imaginait.
- Source: <swprs.org> Voir aussi le «Pain de méninges» de ce numéro consacré à Samuel Johnson.

TURBULENCES

TRIBUNE · Krajina, ce miroir que l'Europe a préféré briser

Par Slobodan Despot, sur Causeur.fr

Il y a un quart de siècle exactement ce 4 août commençait le plus vaste opération de nettoyage ethnique en Europe depuis la Seconde guerre mondiale. L'opération Tempête, menée par l'armée croate avec l'aide de l'OTAN, a vidé une province de toute sa population en quatre jours seulement. Les conquérants aimaient ricaner en disant qu'ils avaient trouvé la soupe sur le feu dans les villages et les hameaux. Selon le compte officiel, sans doute sous-estimé, 220'000 civils ont quitté leurs foyers, 1867 ont été tués. Officieusement, des milliers de disparus sans sépulture hantent encore les mémoires.

L'opération ne fut pas seulement brutale et foudroyante: elle est restée entièrement impunie. Si parfaitement impunie que l'Etat croate a fièrement invité ses amis pour célébrer le jubilé de ce qui fut une épuration de son propre patrimoine historique, culturel et humain. Le président Tujman, qui ordonna l'opération, par ailleurs historien révisionniste notoire, est mort tranquille dans son lit. Les deux chefs opérationnels, les généraux Gotovina et Markač, étaient trop en cheville avec leurs protecteurs occidentaux pour que leur convocation au tribunal de La Haye fût plus qu'une tracasserie administrative.

Jamais personne, Serbie comprise, n'a apporté de soutien concret aux centaines de milliers de déportés.

Dans la «communauté internationale», l'opération Tempête a été totalement effacée des mémoires. Le 10 août 1995, au moment où le flot des réfugiés commençait d'engorger toutes les routes de la Bosnie occidentale jusqu'à Belgrade et qu'il devenait visible de l'espace, la

secrétaire d'Etat U. S. Madeleine Albright convoquait soudain une conférence de presse pour parler... de la prise de Srebrenica par l'armée bosno-serbe, le 11 juillet, sur quoi elle n'avait rien eu à dire pendant un mois. A partir de cet instant, et jusqu'à ce jour, toute l'attention du monde a été focalisée sur le sort des hommes musulmans d'une commune de l'est de la Bosnie, tandis que l'éradication, 200 kilomètres plus à l'ouest, d'une population entière, de son héritage et de ses foyers tombait à jamais dans les oubliettes.

Si la tragédie de la Krajina avait réussi à toucher les consciences, et plus encore les cœurs, de la «communauté internationale», la représentation de la guerre civile yougoslave, mais également, par ricochet, de la cohabitation entre monde chrétien et islam, entre catholicisme et orthodoxie, entre Germano-Latins et Slaves, eût sans doute été profondément changée. Mais il n'en fut rien. L'Occident demeura parfaitement hermétique à ce drame-là. Aucun de ceux qui essayèrent de le réveiller n'avait la puissance et la voix de Victor Hugo lorsqu'il s'écria (au sujet des mêmes): «On assassine un peuple!»

De mauvais esprits ont suggéré que si l'Europe s'était autant passionnée pour Srebrenica, c'était entre autres pour ne pas se regarder dans le miroir cassé et fumant que lui tendait la Krajina. Parce que sans sa complicité, cette tragédie n'aurait jamais eu lieu. Srebrenica non plus d'ailleurs. Mais on ne peut pas étouffer deux abcès à la fois.

A L'EST DE VIENNE, D'AUTRES CODES...

Un quart de siècle plus tard, tant de villages de la Krajina sont encore aéroports à corneilles et hôtels à serpents. Quelques vieillards y étaient restés, quelques autres y sont revenus. Les forces vives ont été énergiquement invi-

tées à ne pas y songer. La haine est plus forte, même, que la raison économique. Sans qu'elle en soit consciente, ce gouffre de dévastation incrusté dans l'immédiat arrière-pays de sa mince riviera balnéaire est la malédiction de la Croatie. Cette malédiction, à l'exception de quelques rares esprits lucides ou simplement humains, l'élite politique et culturelle croate s'est mise sur son trente-et-un pour la célébrer. D'aucuns s'en révoltent, j'ai plutôt tendance à sourire.

Chaque 4 août depuis 25 ans, on ne célèbre pas la victoire sur une armée redoutable, mais l'expulsion (sans coup férir) d'un peuple lâché par ses protecteurs belgradois autour de la table de négociation. En Croatie, chaque 4 août depuis vingt-cinq ans est l'occasion de refourbir un bric-à-brac nazi qui serait interdit et confisqué dans n'importe quel pays à l'ouest de Vienne. Mais justement, nous ne sommes pas ici à l'ouest de Vienne. Nous sommes à l'Est. Ce qui est très néfaste pour les Français ou les Allemands, est jugé assez bon pour des Yougos ou des Ukrainiens.

Sans la banalisation du nazisme croate, du dictateur Pavelić et de ses racistes frénétiques, aurait-on eu les néonazis au parlement de l'Ukraine après l'*Euro-Maidan*? Verrait-on aujourd'hui les parades en réhabilitation de la SS entre Baltique et mer Noire?

Je suis issu par les deux branches et les deux confessions de ma famille de cette Krajina dont on n'a même pas pris la peine de traduire le nom pour comprendre ce qu'elle signifiait à l'échelle du continent. La Krajina, comme l'Ukraine, ce sont les confins, les *marches*. Immenses espaces déserts parcourus des siècles durant par des escouades indomptables de cosaques ou de Serbes (dits «Grecs» en haut lieu car leur nom même était malséant) qui versaient leur sang à flot continu pour contenir l'avancée de l'Ottoman. Ces

hommes préféraient leur liberté à la vie même. Éliminez-les, dans les Balkans ou en Tauride, et vous aurez le Turc à vos portes. (Tiens, justement, il y est...)

Ces francs-tireurs-là, les empereurs savaient leur importance. C'est pourquoi, outre leur liberté de confession, ils avaient sauvé jusqu'au XIX^e siècle, comme les Helvètes de la Suisse primitive, une *charte d'immédiateté*, une relation d'obéissance directe à l'empereur d'Autriche. Ils composaient le noyau des troupes du régiment «Royal Croate», dont le cache-col finirait par engendrer le contraire exact du signe de l'homme libre, la *cravate*. Leur régime d'exception était un pied-de-nez à la petite noblesse locale, qui s'en vengerait à la première occasion. Car la Modernité a fait le ménage de ces anomalies de l'histoire, là comme ailleurs.

LA LUMIÈRE DE SUZANA

Bref, c'est toute une histoire, glorieuse et atroce, qui s'en est allée on ne sait où avec ces paysans juchés sur leurs tracteurs, le 4 août 1995. Parmi eux, il y avait une gamine aveugle d'une dizaine d'années. Elle s'appelait Suzana. C'était, avec sa famille, la seule personne dont le sort me préoccupait personnellement ce jour-là. Deux ans plus tôt, Suzana avait été exfiltrée des zones de combat par la Croix-Rouge. Elle était venue avec sa mère en Suisse où les médecins de Lausanne avaient essayé de sauver sa rétine abîmée. Ils ne lui ont pas rendu sa vue mais nous ont offert, à elles et à nous, une amitié pour la vie. Suzana et Milena étaient logées par notre ami Yvon. J'ai commencé par leur servir d'interprète, et nous ne nous sommes plus quittés jusqu'à la fin de leur séjour. De Lausanne, elles ont rejoint leur bourgade aléatoirement arrosée d'obus.

Après son expulsion de Krajina, la famille s'est retrouvée sans toit dans la banlieue de Belgrade. Avec l'aide de quelques amis et grâce à un travail

acharné, ces gens d'une intégrité sans failles ont reconstitué un foyer, un jardin, une petite forteresse. La Serbie s'était contentée de les laisser entrer, c'était tout. L'Occident, lui, considérait leur sort comme une «juste rétribution» d'un nationalisme serbe fantasmé. Il n'aurait pas hésité un instant à leur refuser l'asile. D'ailleurs ils n'y ont même pas pensé. Il n'y a pas un seul réfugié serbe en Occident. Quoi qu'il ait pu leur arriver, les Serbes ne remplissent pas les conditions de la misère européenne. Heureusement!

CORIACE, LA VIE

Après cette crise, les nouvelles se sont espacées, mais pas trop. Un été, Suzana avait appris à conduire un vélo (s'orientant aux ombres et au son). L'année suivante, on lui avait trouvé une école adaptée. Puis il a fallu lui procurer des livres, en braille. Nous lui avons rapporté de Suisse une montre *digitale*, celle qu'on lit avec ses doigts. Puis Suzana était entrée au lycée. Puis il y a eu l'ordinateur, l'e-mail, les applications parlantes. Suzana à l'université. Suzana traductrice diplômée, du russe. Et cette année, Suzana s'occupant du marketing d'une boîte et lisant toute la littérature qu'elle peut attraper...

Lorsque j'ai recueilli la parabole biblique qui servirait de base à mon premier roman *Le Miel*, je me suis demandé quel écrivain donner à une histoire aussi précieuse. Je n'avais jamais écrit de littérature, mais je sentais qu'il ne fallait pas barber le public avec des témoignages geignards ou des essais historiques, toujours révocables par plus historien que moi. Une «histoire de Serbes» partait d'emblée avec un handicap maximum. J'ai fini par transformer en roman ce *road movie* entre un père

apiculteur et un fils venu dans sa province déserte le sauver malgré lui. Je l'ai dédié tout naturellement à Suzana, née sur cette terre qu'elle n'a jamais vue. Sa destinée, comme celle de mon apiculteur, démontre l'invincibilité du désir de vivre. Dans les hameaux brûlés jusqu'aux fondements, le bourdonnement des abeilles signale que la vie se poursuit *malgré tout*, malgré la bêtise destructrice des hommes.

Il ne perçut que le bourdonnement des abeilles, bien étouffé, et eut l'impression qu'on avait monté un transformateur électrique derrière la cabane. Il s'habilla, sortit. Les frondaisons se découpaient sur le fond du ciel devenu gris. Il s'approcha des ruches, d'où aucun insecte ne faisait mine de sortir. En rentrant dans la cabane pour se faire un café, il perçut comme une vibration dans le sol, suivie d'une autre, plus nette. Puis il y eut comme des bruits de tonnerre, mais sans éclairs ni nuages. Nikola comprit à la prochaine volée. C'était bien un orage qui s'annonçait, mais un orage de fer. La Krajina vivait depuis des mois dans l'appréhension d'une attaque. La voilée qui arrivait enfin, annoncée comme il se devait par une lourde préparation d'artillerie. (*Le Miel*)

Je n'aurais pas pu écrire une seule page de ce livre avec le goût amer de la soif de revanche dans la bouche. Penser à Suzana, à ses écoles et ses lectures, à son nouveau foyer, était un souverain remède contre cette amertume. Ceux qui avaient poussé hors de sa maison un être d'une telle qualité ne savaient pas de quoi ils se privaient.

Comme le disait Milos Tsernianski, *les migrations existent, la mort n'existe pas*.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

SUISSE - Finalement, c'est en famille qu'on se contamine le plus

Attention: ceci se passe en Suisse et non dans une comédie des Monty Python!

Le 2 août dernier, l'OFSP (Office fédéral de la santé publique) suisse diffusé un rectificatif d'une information diffusée le 31 juillet au sujet des lieux de contamination principaux par le covid_19. Il s'avère que les restaurants et les boîtes de nuit ne sont plus en cause:

« Contrairement aux données du tableau émis vendredi, les établissements de sortie totalisent moins de 10 % des contaminations.»

Les grands coupables désormais sont les «contextes familiaux» à raison de 27% des contaminations.

Ce qu'on peut déduire en premier lieu de cette rectification, c'est que le confinement de mars à mai n'était peut-être pas si utile. Pour bien faire, il n'aurait peut-être pas fallu fermer les restaurants mais prévenir la promiscuité dans les familles. Autrement dit, ne pas les confiner.

«Les autorités ne pouvaient pas savoir, il y a trois mois», nous répondra-t-on. Oui, mais elles auraient pu ouvrir leur propre *Plan pandémie Influenza* mis à jour en 2018. La quarantaine y est envisagée individuellement et jusqu'à dix jours, *en cas de pandémie grave*. Ou alors, «selon la gravité de la maladie et l'état immunitaire de la personne malade».

Nulle part le plan *officiel* suisse de lutte contre les pandémies ne prescrit de confiner toute la population. On aurait pu l'appliquer plutôt que d'improviser au jour le jour. On ne l'a pas fait.

Les mêmes autorités ne vont-elles pas nous dire demain que le port de masques était somme toute contre-productif?

Et n'y aurait-il pas des responsabilités pénales à envisager pour tous ces cafouillages?

ECONOMIE - La roteuse fait grise mine

Parmi les victimes collatérales les plus regrettables de la crise du Covid_19, on trouvera les producteurs de champagne. Les producteurs français estiment leurs pertes à quelque 2 milliards de dollars pour l'année 2020, avec des chiffres d'affaires réduits d'un tiers. Soit pire encore qu'après le krach de 1929. Que fera-t-on de ces 100 millions de bouteilles invendues?

Le champagne a pourtant traversé toutes les guerres et les crises. Quel que soit le fléau, il s'est toujours trouvé quelqu'un pour en profiter, s'en réjouir et faire péter la roteuse. A moins que les profiteurs du XXIe siècle ne boivent pas d'alcool?

«Pour le moment, nous ne voyons pas la sortie», se plaint *Paul-François Vranken, de chez Vranken-Pommery*. «A moins que nous trouvions un vaccin.»

Un vaccin contre la dépression, donc?

LOI BIOETHIQUE - Ils ont littéralement perdu la raison

la loi bioéthique a été votée au creux de l'été à trois heures du matin par une poignée de députés. Elle représente pourtant une véritable cassure de civilisation - preuve que la somnolence des institutions politiques est entrée en phase morbide. Il y a beaucoup de raisons humaines, religieuses, médicales, sociologiques de considérer cette loi comme l'un des décrets les plus obscènes jamais adoptés, avec les perspectives qu'elle ouvre sur le clonage, les chimères homme-animal ou l'avortement jusqu'au dernier jour de grossesse. Ses défenseurs mettent toutes ces objections dans le panier de l'obscurantisme.

[Dans une lumineuse tribune, Roland Hureau démonte un argument fondamental de cette obscénité](<https://www.instagram.com/read/1329642695>): celui selon lequel le «progrès» bioéthique ne

heurterait que les stéréotypes moraux et religieux. Non, explique-t-il: le «droit naturel» n'a rien d'un dogme catholique, c'est un héritage des lumières et de la pensée scientifique. Une réfutation à lire sans faute.

USA - Le prophète, le maquisard et le gâteau

Délivré des accusations qui l'accablaient, le général Michael Flynn lâche les coups. Dans une *lettre aux Américains* publiée cette semaine, il tonne comme un prophète:

« Nous sommes témoins d'un assaut vicieux des ennemis de tout ce qui est bon, et notre président doit agir d'une manière jamais vue depuis des décennies, voire des siècles. Nous ne pouvons ignorer la nature biblique de la lutte du bien contre le mal lorsque nous examinons ce qui se passe dans les rues de l'Amérique» (...)

La divine Providence, annonce Flynn, sera juge de nos destinées. Etrange *pathos* pour une missive de soutien électoral... Y aurait-il message dans le message?

Les agissements présidentiels «jamais vus» dont il est question commencent à se multiplier. Avant même que la poussière soit retombée sur le port de Beyrouth, Donald Trump annonçait, après concertation avec ses généraux, qu'il pouvait s'agir d'une attaque par bombe ou missile. Son état-major n'a pas démenti cette annonce téméraire, mais le président libanais l'a *plutôt accrédité* deux jours plus tard.

Plus curieux encore, ce discours tenu lors d'une visite d'usine en Ohio. «J'ai beaucoup d'ennemis dans la place. C'est peut-être la dernière fois que vous me voyez pendant un moment. Beaucoup d'ennemis très, très riches, mais qui ne sont pas contents de ce que je fais», y a-t-il déclaré.

Il s'en est pris à la classe politique américaine, l'accusant de gonfler délibérément le prix des médicaments, et

dénoncé des parasites anonymes qui engrangent des profits colossaux sur les ventes pharmaceutiques. Ajoutant que «honnêtement, les entreprises pharmaceutiques doivent au moins fabriquer un produit, et il doit être bon.»

Le rouquin milliardaire se prend-il pour Robin des Bois? Après de telles sorties, l'idée qu'il puisse entrer en clandestinité n'est même plus si farfelue.

Heureusement, les Américains peuvent se rabattre sur le jeune Joe Biden. Lequel a tenu à rassurer l'opinion quant à son état mental. Affirmant une interview sur CBS que «Trump ne verrait pas la différence entre un éléphant et un lion», il s'est moqué de l'idée de passer un test cognitif: «Je suis très disposé à laisser le public américain juger de ma forme phy... physi... euh... et men... mentale...». - En effet: plus besoin de test!

Le candidat républicain au maquis, le démocrate dans les choux: l'Amérique est bien barrée.

LISEZ-MOI ÇA! - «Le meurtre d'un enfant» de Jean Cau

Ce qu'il apporte. Jean Cau dans *Le meurtre d'un enfant* ne convoque pas le Père, le Fils et le Saint-Esprit mais, en païen converti, Jupiter et Junon. L'état d'enfance se reflète dans la rotondité du coquillage que l'enfant trouve sur la plage, telle sa madeleine de Proust, et de la planète qui le situe dans une géographie précise; son pays. Le discours de Cau sur l'origine est orphique et le relie à l'œuf primordial. L'orphisme est une nébuleuse comme la Nouvelle Droite, dont Cau se rapproche après avoir brisé ses chaînes avec l'intelligentsia parisienne et sartrienne.

Contrairement à la littérature petite-bourgeoise et militante qu'il conchie, Jean Cau ne fait pas de psychanalyse à travers son récit, lequel n'est, d'ailleurs, nullement une autobiographie.

Le meurtre de l'enfant est constitué de souvenirs d'enfance et d'adolescence amassés par morceaux et par bribes, les uns sur les autres, afin de préserver l'émotion, sans ordre et sans plan.

La vie de l'homme est un long assassinat de son enfance. En ça, «il est impossible d'être un homme». Seule la littérature sauvera cette enfance perdue et la préservera, tel un oiseau au sein d'une main qui, à tout instant, la protège ou la broie. L'enfance, c'est la vérité et, avec la vieillesse, l'absolu nous guette à défaut de vivre notre existence dans l'imparfait. Cau a eu ma peau.

Ce qu'il en reste. Jean Cau est un grand maître de la langue française qui, certainement à cause de son discours vrai sur les gens et les choses, a un peu disparu du paysage littéraire et médiatique. Le redécouvrir est affaire de santé mentale. Dans le petit monde convenu des livres et de l'université, la critique contre Jean-Paul Sartre est rarement acceptée. Sartre momifié *ad æternam*.

À qui l'administrer? *Le meurtre d'un enfant* est, avant tout, une relation intime entre celles et ceux qui aiment l'œuvre de Cau. Par contre, si la bourgeoisie bobo qui sait tout et milite contre tout et n'importe quoi sans jamais risquer quoi que ce soit prenait justement le risque de le lire, grand bien elle en retirerait.

Comment se le procurer? Jean Cau est difficilement trouvable en librairie. Comme l'a dit ma libraire de chez Payot (Genève): «Avec vous, c'est toujours compliqué de trouver les livres!»

- * Jean Cau, *Le meurtre d'un enfant*, Gallimard, 1965. Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

FRANCE · Le plus grand dilemme du moment

A l'occasion de la Fête nationale, le 14 juillet, le président de la République aurait dû faire une annonce capitale: le choix du nouveau porte-avions! Le remaniement gouvernemental en a décidé autrement.

Une question épineuse va donc rester en suspens: comment va-t-on baptiser ce nouveau fleuron de la Défense? Par les temps qui courent, faire allusion à un personnage historique semble hautement risqué. Le débaptême risquerait de suivre le baptême assez rapidement. A moins de choisir un personnage qui, vraiment, n'aura laissé aucune trace. Le *François-Hollande*, voilà qui sonnerait fier et consensuel à la fois!

Interpellé par ce dilemme stratégique, le site *Zone militaire* livre un article passionnant sur les protocoles et les thématiques qui conditionnent l'appellation d'un bâtiment de guerre.

En règle générale, les noms proposés entrent dans cinq catégories: milieu naturel [exemple: Mistral, Tonnerre, Glycine, Améthyste], les vertus [Le Vigilant, la Confiance, le Téméraire, etc], la cohésion de la Nation [Aquitaine, Bretagne, Languedoc, etc], la reconnaissance [nom d'un fait historique, comme pour le Dixmude, d'un grand personnage historique ou d'un grand marin] et le rayonnement de la France [ainsi que l'évocation de la République, avec les Floréal, Germinal, Nivôse, etc].

Le milieu naturel étant compromis, les vertus décriées, la cohésion de la Nation un songe, la mémoire historique ramenée aux trois dernières semaines, c'est sans doute dans le registre du *rayonnement de la France* qu'on va piocher. Radioactif, bien entendu, puisque l'engin sera à propulsion nucléaire.

Pain de méninges

UN DICTIONNAIRE COMME ON N'EN FAIT PLUS

Avoine, n.c.: Céréale qu'on donne généralement aux chevaux en Angleterre et qui en Écosse sustente les gens.

Gynécocratie, n.c.: gouvernement de jupons; pouvoir des femmes.

Lézard, n.c.: Animal ressemblant à un serpent, avec des pattes ajoutées.

Monsieur [français], n. c.: Terme injurieux pour un Français.

Mécène, n. c.: Celui qui approuve, soutient ou protège. Communément un misérable qui aide avec insolence et qui est payé de flatterie.

Pension, n. c.: Allocation accordée à quelqu'un sans contrepartie. En Angleterre, cela désigne généralement une paye donnée à un employé d'État pour trahison de son pays.

Politicien, n. c.: Homme d'artifice et de profonde rouerie.

Trolmydames, n. c.: De ce mot j'ignore le sens.

— Extraits du *Dictionnaire de la langue anglaise* de Samuel Johnson (1755, choix et traduction de SD).